Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lettressurletatp00bric

LETTRES

SUR L'ÉTAT PRÉSENT

DE

NOS SPECTACLES,

AVEC des vues nouvelles sur chacun d'eux ; particulièrement sur la COMÉDIE FRANÇOISE & L'OPÉRA.

Bibliothèque de la Comédie

A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques; près la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

LETTRES

SUR L'ÉTAT PRÉSENT

DES SPECTACLES

DE PARIS;

Avec des vues nouvelles sur chacun d'eux; particulièrement sur la Comédie Françoise *& l'*Opéra.

LETTRE PREMIÈRE.

Comédie Françoise.

QUOI, Monsieur ! un séjour de plus de dix années en province ne vous fait point regretter la capitale ? Vous préférez l'asile qu'habita votre ayeul, asile un peu gothique, à tous ces appartemens dorés par Bailly ou vernis par Martin ? Vous vous bor-

nez à donner audience à quelques Vaſſaux, tandis que vous pourriez l'attendre chez un Grand ? Vous préſidez à la culture de vos terres & vous renoncez à l'avantage de figurer dans nos jardins ſtériles, mais magnifiques ? En un mot, vous n'êtes qu'un Citoyen, un Philoſophe, tandis que vous pourriez être l'homme à la mode ? Voilà bien des ſacrifices, &, ce qui m'étonne le plus, vous croyez n'en avoir fait aucun. Je vois par vos queſtions que cette ville ne vous poſſédera plus : vous exigez que je vous entretienne de nos Spectacles ; que je vous parle, ſurtout, & de notre Opéra & de notre Comédie par excellence. Vous ignorez, ſans doute, que l'une eſt abandonnée à l'Etranger, & l'autre aux Vieillards qui peuvent encore ſe tenir trois heures debout ? Il eſt vrai qu'on étouffe les Portiers de l'Opéra Comique,

& que les *Blaiſe le Savetier*, les *Sancho-Pança*, les *la Bride*, les *Mere Bobi*, & tant d'autres perſonnages du même ordre, ont entièrement fait oublier les *Oroſmane*, les *Rhadamiſte*, les *Alceſte*, les *Phèdre* & les *Armide*, &c. une telle révolution vous étonnera, ſans doute. Pour moi, Monſieur, je ne m'étonne plus de rien. Eſt-il plus extraordinaire de voir la nuit ſuccéder au jour que le jour à la nuit ? Cette alternative me ſemble très-naturelle. Tout ici-bas tend à ſe détruire & à ſe renouveller. Un beau Livre à faire, ſeroit l'hiſtoire des conjurations & des révolutions dans l'empire du goût.

Mais, enfin, il faut vous ſatisfaire. Mon vif penchant pour les Spectacles eſt bien flatté qu'ils occupent encore votre ſouvenir. De tous les plaiſirs que préſente cette Capi-

tale, c'eſt, dites-vous, le ſeul que vous regrettiez. Eh ! quel autre pourriez-vous regretter ? De quoi ne pouvez-vous pas jouir ? De quoi jouiſſons-nous ? .... Je ne répéterai point ici le paralelle uſé de la ville & de la campagne. Je tiens à mon objet, & cet objet fournit aſſez par lui-même. Sous combien de faces ne peut-on pas l'enviſager ? Il faut être bien ſuperficiel pour n'appercevoir dans les Spectacles qu'un amuſement frivole. C'eſt une inſtitution auſſi utile qu'agréable ; digne en même tems des ſuffrages de l'homme de goût, & des éloges du vrai politique.

Je commence par le Spectacle qui a le plus illuſtré notre Nation, par celui qui, à cet égard, lui donne la ſupériorité ſur tous les Peuples anciens & modernes. C'eſt déſigner ſuffiſamment le Théâtre François. Les chef-d'œuvres qui l'enrichiſſent

ont épuiſé les éloges ; ils ne périront qu'avec notre langue ; & elle-même ne ſemble plus devoir périr qu'avec le monde. Son empire s'étend de jour en jour. Il embraſſe le Nord & le Midi. Elle eſt devenue l'idiome de tous les Princes de l'Europe. C'eſt dans cette belle & riche langue qu'ils dictent les loix & les traités qui aſſurent ou le bonheur, ou le repos de leurs Sujets. Nos chef-d'œuvres Dramatiques ſont applaudis ſur les bords du Danube & de la Wiſtule, comme ſur les bords de la Seine. Il n'y auroit plus aujourd'hui de Sarmates chez leſquels un *Ovide* François pût ſe croire étranger.

Tel eſt le pouvoir du génie lorſqu'il fait parler au cœur de l'homme en même tems qu'il charme ſon oreille. Toutes les conquêtes de l'Empire Romain n'étendirent qu'a-

vec peine ſa langue chez les peuples conquis. Cinq à ſix Ecrivains pacifiques ont étendu la nôtre dans des climats où nos armes ne pénétrèrent jamais.

D'où provient donc l'eſpèce d'indifférence qu'affiche aujourd'hui notre Nation pour ce bel art ? Des eſprits abjects ou barbares ont eſſayé de l'avilir. D'autres qui pourroient être ſublimes, s'ils vouloient ceſſer d'être biſarres, ont oſé le peindre comme dangereux. Enfin, le gros du Public a déſerté le Théâtre de Molière pour courir à celui de Pantalon. *Zaïre* ne fait plus verſer de larmes qu'à des yeux Ruſſes, & ce ſont les Anglois qui viennent admirer les beautés du Miſanthrope.

Encore une fois, d'où provient une ſi étrange révolution ? J'avoue que ces ouvrages immortels ont perdu le vernis de la nouveauté, ſi

toutefois ils peuvent le perdre. C'eſt à mes yeux la *Vénus* des Anciens, dont les charmes ſembloient ſe renouveller ſans ceſſe. D'ailleurs, n'ai-je pas vu des farces baroques, non moins dépourvues de ſel & de vraiſemblance que de véritable muſique, attirer pour la centième fois la même foule qu'à la première ? Les faſtes de Melpomène offrent bien peu d'exemples de cette nature ; & ſi le nombre des repréſentations d'une Pièce en doit ſeul prouver le mérite ; *Mérope* & *Zaïre* ſont bien inférieures au *Maréchal ferrant.*

Il a paru depuis quinze ans ſur la Scène Françoiſe plus d'un ouvrage digne d'y reparoître dans tous les tems. Vingt repréſentations, au plus, ont épuiſé le concours du Public.

Ce Public n'accuſera cependant point le Théâtre François d'une ennuieuſe uniformité. Que de tréſors

différens il étale à nos yeux ! Quel fonds inépuisable de Pièces dans tous les genres ! Nos quatre grands Tragiques ont mis en jeu tous les ressorts de cet art sublime. *Corneille* épuise notre admiration : *Racine* émeut délicieusement notre pitié : *Crébillon* nous subjugue par la terreur : *Voltaire* à tous ces moyens unit l'art de nous instruire, de nous rendre l'Humanité chère. Sa morale est celle de tous les tems, de tous es lieux, de tous les hommes. Ces quatre célèbres rivaux n'ont pas même interdit la carrière à d'autres émules. Un grand nombre de Poètes tragiques ont moissonné sur leurs pas des lauriers qui ne paroissent point destinés à se flétrir. On verra toujours avec les mêmes applaudissemens l'*Ariane* & le *Comte d'Essex* de Thomas Corneille ; l'*Andronic* & le *Tyridate* de Campistron ; le *Man-*

lius de la Foſſe ; l'*Ino* & *Mélicerte* de la Grange ; l'*Inès de Caſtro* de la Mothe ; le *Guſtave* de M. Piron ; la *Didon* de M. Lefranc ; la *Veniſe ſauvée* de M. de la Place ; le *Denis le Tyran* de M. Marmontel ; l'*Iphigénie en Tauride* de M. de la Touche ; L'*Hypermneſtre* de M. le Miere ; la *Zelmire* de M. Du Belloy, à laquelle il faut joindre le *Siège de Calais*, pièce du même Auteur, & dans un genre neuf. C'eſt la ſeule de nos Tragédies où le Patriotiſme, tel que nous devons l'avoir, ſoit expoſé & développé. Je ne parle point de nos plus jeunes Poëtes. Pluſieurs d'entre eux ont eu des ſuccès brillans & mérités. Ils peuvent même avec du travail, de l'émulation, des amis & de la docilité, maintenir pour leur part l'honneur de la Scène Françoiſe. Avouez, Monſieur, que le nombre de ces Pièces iſolées eſt déja

par lui-même bien imposant & bien respectable. Quel est le Théâtre étranger qui peut faire des preuves équivalentes ?

Peut-être sommes-nous encore plus riches dans le genre de la Comédie. La supériorité de *Molière* sur tous les Comiques anciens paroît décidée, & lui-même, sauf le droit d'aîneſſe, a cependant été égalé par quelques-uns de ses successeurs. D'autres se sont frayé une route que Molière ne connut ou ne fréquenta jamais. L'un (M. *Destouches*) éleva le ton de la Comédie sans cesser d'être comique. L'autre (M. *de la Chaussée*) intéresse le cœur & l'esprit. Un troisième (M. *de Saint-Foix*) réjouit l'un & porte dans l'autre des images délicieuses. En un mot, on a fait prendre à *Thalie* tous les tons qu'elle pouvoit adopter, & tous ont de quoi plaire à

une nation ſpirituelle & délicate.

Je ne dois pas oublier un autre genre de progrès nouvellement accrédité. Il regarde la Tragédie. On a ſouvent dit qu'elle manquoit d'action dans nos grands Tragiques du dernier ſiècle. *Racine* ſurtout, qu'on a ſurnommé avec raiſon le *Raphael* de la Poéſie Françoiſe, a comme lui négligé ou ignoré les grands effets. Le plus ſouvent il met en récit ce qu'il eût pu mettre en action. Je n'en citerai qu'un exemple, & c'eſt dans Iphigénie en Aulide que je le prends. Vous ſavez, Monſieur, que cette Pièce eſt terminée par un récit. L'expreſſion, les détails en ſont admirables : cependant il ne produit qu'un effet médiocre. Quel effet, au contraire, ne produiroit pas l'action qu'il renferme, ſi cette action étoit placée ſous nos yeux ? Si l'on voyoit d'un côté *Achille* menaçant & furieux s'emparer d'*Iphigénie*, placer

autour d'elle une troupe de Guerriers ; *Clitemneſtre* les exciter à défendre les jours de ſa fille ; *Agamemnon* ſe voiler avec ſon manteau ; *Eriphile*, par ſon inquiétude & ſon maintien,

Du fatal ſacrifice accuſant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs ; ſi tout annonçoit un combat inévitable & ſanglant, & qu'alors le Grand-Prêtre s'avançât entre les deux partis, *l'air farouche, l'œil ſombre & le poil hériſſé*, prononçant d'une voix prophétique ces propres vers de *Racine :*

Vous, *Achille*, & vous, Grecs, qu'on m'écoute.

Si, lorſqu'il s'avance pour ſaiſir *Eriphile*, elle lui crioit comme dans le récit :

Arrête ! & ne m'approche pas.
Le ſang de ces Héros, dont tu me fais deſcendre,

Sans tes profanes mains saura bien se répandre.

Si en parlant ainsi elle couroit s'emparer du couteau sacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce sacrifice, &c. &c. croyez-vous, Monsieur, qu'un tel dénouement n'ajoutât rien au mérite de cette Tragédie ? Pour moi, j'augure qu'il acheveroit d'en faire un chef-d'œuvre. On n'osoit presque rien, en fait d'action tragique, du tems de *Racine*, ou du moins, lorsqu'il composa *Iphigénie*. Il est à croire que s'il l'eût composée de nos jours, il eût osé davantage. Le dirai-je, Monsieur ? je voudrois qu'une main habile y suppléât. Il faudroit, par cette raison, faire plusieurs changemens dans l'Acte même. Hé bien ! on les feroit. Ne croyez pas que je propose ici de mutiler en rien les œuvres de Racine. Ces changemens n'auroient

lieu que pour le Théâtre. Eh ! qui oſera ſe charger d'une telle entrepriſe, demandera quelque Enthouſiaſte ? La moindre Pièce de Racine doit être, pour ſes ſucceſſeurs, la Vénus de Praxitele. Mais laiſſons parler la prévention ou l'ignorance. J'ai pour cet illuſtre Poëte l'admiration la plus ſincere. Il a porté au plus haut point l'élégance de la verſification : il développe, il épuiſe le ſentiment. Il ſait même, au beſoin, être nerveux & élevé. En conclurons-nous qu'il ſeroit impoſſible de faire, pour la Scène, quelques légères additions à un de ſes ouvrages ? L'Auteur de *Zaïre*, *d'Alzire*, de *Mérope*, &c. ne pourroit-il y prétendre ſans témérité ? Il y en auroit à dire le contraire. Deſirons ſeulement qu'il daigne en prendre la peine, & ne doutons pas de la réuſſite.

On ne reprochera point à nos

jeunes Auteurs d'épargner le Spectacle. Craignons plutôt qu'ils ne le prodiguent. Il ſeroit dangereux de lui ſacrifier le fonds même de la Tragédie. L'excès dans les meilleures choſes eſt toujours nuiſible : mais en gardant ſur ce point un juſte équilibre, l'art & nos plaiſirs ne peuvent qu'y gagner.

Ces progrès ne regardent que les ſeuls Auteurs. Il en exiſte d'une autre eſpèce, & qui ne doivent être attribués qu'aux ſeuls Comédiens François de cette Capitale. Je parle de l'exacte obſervation du coſtume, de la vérité dans l'imitation des autres objets acceſſoires, & du preſtige heureux qui en réſulte. La même Pièce d'*Iphigénie en Aulide* en fournit un exemple. On voit maintenant, à l'ouverture de cette Tragédie, la nuit regner ſur tout le camp des Grecs. La ſeule tente

d'*Agamemnon* eſt éclairée dans l'intérieur. On y voit ce Prince occupé à fermer une lettre & marquer par ſes mouvemens une partie du trouble qui l'agite & des vœux qu'il forme. Il ſort de ſa tente & vient à tâtons chercher *Arcas* qui dort à l'entrée de la ſienne. Il le pouſſe, l'agite, & c'eſt alors qu'il prononce ce vers :

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton Roi qui t'éveille.

Le jour paroît inſenſiblement, & on voit les ſoldats s'éveiller d'eux-mêmes, reprendre leurs poſtes, &c. Tout cela eſt dans l'exacte vérité, & contribue à l'illuſion théâtrale. Il eſt beaucoup d'autres Pièces où ces moyens acceſſoires ſont encore plus multipliés. Nulle dépenſe ne rebute les Comédiens. Ils ont réformé, à cet égard, juſqu'à l'Opéra même. Il fut un tems où l'on voyoit ſur ce der-

nier Théâtre *Cybelle*, *Junon*, *Vénus*, *Proſerpine* vétues à la Françoiſe & enſevelies dans un énorme panier. Les mêmes abus ſubſiſtoient ſur la Scène de *Corneille* & de *Racine*. On y voyoit paroître *Achille* en petit chapeau ſurmonté d'une aigrette blanche ; *Achille* avec des manchettes, des gants & des bas blancs. C'étoit auſſi avec des gants très-blancs qu'*Horace* poignardoit ſa ſœur. On eût pris *Andromaque* pour la veuve d'un Colonel François. Tout, enfin, étoit à contreſens, tout viſoit à détruire l'illuſion que le Poète cherchoit à faire naître.

Cette illuſion, je le répète, ne laiſſe aujourd'hui rien à deſirer. Ce qui la rend encore plus complette, ce ſont les grands talens des principaux Acteurs de ce Théâtre. Ils joignent la vérité du débit à celle de l'imitation

extérieure. Ce que j'appelle vérité dans le débit ne ſuppoſe point que l'art doive en être exclus. C'eſt lui, au contraire, qui la donne. La déclamation elle-même eſt un art, & tout art a ſes principes, tous ont pour but l'imitation de la nature; mais cette imitation exige un choix, des ſupplémens. C'eſt la nature embellie, perfectionnée. Il eſt à croire que *Phèdre* & *Andromaque* ne parloient pas comme *Racine* les fait parler; mais s'il ſe fût borné à écrire comme elles parloient, je doute qu'on l'eût jamais ſurnommé l'élégant *Racine*. Il en doit être ainſi des Acteurs dans la Tragédie. Leur ton doit s'élever au-deſſus du ton des converſations ordinaires, à proportion de ce que le Poëte s'y éleve lui-même.

On m'oppoſera, ſans doute, un exemple que je reſpecte; mais qui

ne fait point preuve contre ce que j'avance. Une de nos deux grandes Actrices tragiques néglige quelquefois de ſoutenir ſon jeu, & néanmoins ce jeu ſurprend, étonne, maîtriſe. On ne lui reproche point cette inégalité; je l'avoue : mais cette inégalité n'eſt-elle pas elle-même un trait de l'art ? Michel-Ange eſt moins ſoutenu que Raphael : dira-t-on que Michel-Ange n'ait mis aucun art dans ſes tableaux ? ce ſeroit démentir l'évidence. Il néglige certains détails pour appuier davantage ſur d'autres. Raphael, au contraire, n'en néglige aucun. Celui ci charme continuellement, l'autre étonne par intervalles. Tous deux ſont grands Peintres.

La Comédie a fait des pertes dignes de tous nos regrets. Pour en avoir la preuve, il ſuffit de nommer l'inimitable Mademoiſelle *Dan-*

geville. Vous avez vu, Monsieur, cette Actrice unique ; vous applaudissiez avec transport à ses rares talens, & c'est l'effet qu'ils ont toujours produit sur toutes les classes de Spectateurs. Il n'y eut jamais à son égard ni refroidissement, ni partage d'opinions. Mais aussi quelle finesse de tact & de jeu ! Quel enjoûment, quelle vivacité dans ses rôles de soubrette ! Quelle décence, quelle vérité dans ceux d'un genre noble ! Quelle pittoresque imitation dans ceux qu'on nomme *rôles de caractères !* Tout fut marqué à son coin véritable : tous les traits furent exprimés, toutes les nuances saisies & distinctes : en un mot, Mademoiselle *Dangeville* eut le vrai génie de son art, & elle y joignit tout ce que l'esprit & le goût peuvent ajouter au génie.

On pourroit joindre à ce juste

éloge celui de la touchante *Gauſſin*. Le ſouvenir de leurs charmes & de leurs talens ne ſera pas ſitôt effacé. Mais, pour cela, fermerons-nous les yeux ſur les progrès des jeunes Actrices qui entrent dans la même carrière? Que d'autres talens viennent encore à l'appui des leurs ! Je me ſuis interdit les détails perſonnels ; mon objet ne regarde que le genre & la totalité du Spectacle. J'ajouterai ſeulement que la réunion de toutes les troupes de Comédiens qui habitent les Provinces & les Cours de l'Europe, ne fourniroit pas une troupe auſſi complette en tous genres que l'eſt aujourd'hui celle des Comédiens François de cette Capitale. Toutes, pour mieux dire, ne ſervent que d'écoles préliminaires pour y arriver. C'eſt l'unique but que ſe propoſent leurs principaux Sujets, & tel qui dans ces troupes occu-

poit le premier rang, ne murmure point d'être ici placé au dernier.

Ce Spectacle eſt, après l'Opéra, le moins fertile en nouveautés. La difficulté du genre en eſt, ſans doute, la principale cauſe. Il n'eſt rien moins qu'aiſé de bien combiner une intrigue, de bien filer une ſcène, & de ſoutenir des caractères. Le Public, ſi indulgent au Théâtre du Marais, garde en général toute ſa ſévérité pour celui-ci. Il eſt naturel, en effet, d'y exiger ce qui ne ſe trouve pas ſur l'autre. Mais auſſi n'eſt-il pas étonnant de voir les jeunes Auteurs courir aux ſuccès les plus faciles. On ne s'amuſe point à diſtinguer les applaudiſſemens d'avec les ſuffrages. Là où ſe trouve le lucre on penſe trouver la gloire, ou plutôt on néglige la gloire quand la nation ſe relâche ſur le goût.

J'ai entendu plus d'un Auteur ſe plaindre

plaindre des difficultés qu'éprouve un Ouvrage pour être admis sur la Scène Françoise. Il seroit dangereux de porter ces difficultés trop loin. D'autre part, il seroit injuste d'exiger que les Comédiens reçussent toutes les Pièces qu'on leur présente. Il leur arrive encore souvent de se tromper sur le choix : c'est qu'un pareil choix est difficile à faire. C'étoit l'Aréopage, qui du tems des *Sophocle* & des *Euripide* se trouvoit chargé de ce soin. Ce tribunal, qu'on disoit avoir autrefois jugé les Dieux, ne croyoit pas y déroger en appréciant les chef-d'œuvres de l'esprit humain. Que les tems sont changés ! Voici encore une autre différence. Le Poète dont l'ouvrage venoit d'être reçu étoit couronné de laurier dans l'Aréopage même & conduit en triomphe par toute la ville. Ce Poète, après tous ces hon-

neurs, devenoit pour l'ordinaire, Acteur dans sa Pièce ; il faisoit ce qu'a depuis fait notre illustre *Molière :* mais ce dernier fut mépriſé du peuple de Paris, & les autres gouvernoient souvent celui d'Athènes. Ils pouvoient arriver aux premières charges de la République. *Sophocle* parvint à la dignité d'Archonte. C'est, Monsieur, comme si le célèbre *Goldoni* devenoit Doge de Venise ; avec cette différence, qu'il n'a jamais joué dans aucune de ses Comédies.

Revenons à la manière dont on choisit les Pièces qui doivent être jouées sur la Scène Françoise. Les seuls Comédiens en décident, & bien des Auteurs se sont récriés contre cet usage. Quelques-uns d'entre eux voudroient n'avoir pour juges que des gens de Lettres. J'ignore s'ils y trouveroient mieux

leur compte. La crainte de hazarder une déciſion, de compromettre leur goût, les rendroit ſouvent trop circonſpects. D'autres motifs moins louables pourroient encore s'y joindre. Il eſt toujours épineux d'être jugé par ſes rivaux. J'avoue, par exemple, qu'un corps choiſi, tel que l'Académie Françoiſe, doit être à l'abri de ce ſoupçon ; mais en la nommant juge dans cette partie, le premier inconvénient ſubſiſteroit toujours. Il y auroit, peut-être, ici un milieu à prendre. Ce ſeroit qu'un certain nombre d'Académiciens François aſſiſtaſſent à la lecture d'une Pièce & euſſent voix délibérative avec les Comédiens. Vous voyez, Monſieur, que je mets à l'écart un préjugé très-injuſte, & je ne penſe pas que nul véritable homme de Lettres en ſoit atteint. Je pourſuis, & je crois pou-

voir dire auſſi que nul homme de Lettres n'eſt en état de prévoir l'effet d'une ſituation, d'un coup de Théâtre, comme les Comédiens. Ils ont, à cet égard, une expérience que l'Auteur le plus conſommé ne peut avoir. La plupart même d'entre eux ſont en état d'apprécier un Drame dans tous ſes points. Les Membres de l'Académie ne ſeroient qu'un ſupplément à ce nombre. Mais, j'oſe le dire, ce moyen ne ſuffiroit pas encore pour éviter les mépriſes. Il en eſt un plus aſſuré, auſſi ſimple, & que je préſume être immanquable. Il pourroit, en même tems, être une reſſource de plus pour les Comédiens. Le voici tel qu'il ſe préſente à mon imagination.

Mille exemples prouvent qu'on ne juge bien d'une Pièce de Théâtre que ſur le Théâtre même Telle Tragédie m'avoit paru excellente

à la lecture que j'ai trouvé défectueuse à la représentation. Des Connoisseurs du premier ordre s'y sont également trompés. On s'y trompera dans tous les tems. Le seul moyen d'agir à coup sûr seroit donc de lire & de représenter la Pièce tout-à-la fois, c'est-à-dire, la représenter le rôle à la main : car exiger que les Acteurs l'apprissent de mémoire, ce seroit leur imposer une tâche accablante & souvent superflue. Il faudroit aussi que la Pièce eût été d'avance jugée digne de la lecture : précaution indispensable, surtout depuis qu'il est d'usage de ne sortir du Collège que muni de deux ou trois Tragédies.

Cette lecture en action seroit affichée, & la rétribution seroit la même que pour une Pièce ordinaire, ou, si l'on le juge à propos, que pour une Pièce nouvelle. Il est

peu d'Amateurs qui ne vouluſſent en courir les riſques, pour avoir part à ce genre de déciſion. Elle épargneroit ſouvent aux Comédiens une dépenſe & un travail ſuperflus. Elle fourniroit ſouvent aux Acteurs les moyens de ſe rectifier. Souvent auſſi elle abrégeroit des lenteurs que l'incertitude autoriſe chez les Comédiens; mais que le Poète ne ſupporte qu'avec impatience. Il jouiroit plutôt de ſa gloire & des fruits de ſon travail, ou bien il ſauroit moins tard en quoi ce travail eſt défectueux.

Je ſais qu'une Tragédie, & ſurtout une Tragédie à grand ſpectacle, ne paroitroit dans ce moment que dépourvue de tout ſon appareil : mais l'Auditeur en ſeroit prévenu ; il y ſuppléeroit volontairement. Il ſauroit qu'il n'aſſiſte qu'à une lecture. Ce ſeroit même le cas d'y inviter

quelques gens de Lettres. L'Académie Françoiſe pourroit y députer quelques-uns de ſes Membres ; & l'on ſent qu'après un tel examen, leurs conſeils ſeroient du plus grand poids. Je puis me tromper ; mais il me paroît difficile qu'on s'égare en ſuivant cette route.

On pourra m'oppoſer que c'eſt mettre un peu trop tôt le Public dans le ſecret d'une Pièce ; que c'eſt émouſſer la curioſité & diminuer l'affluence qui accompagne ordinairement une première repréſentation. Tant mieux, répondrai-je. Cette affluence exceſſive eſt toujours ſuperflue. Une Pièce n'en eſt que plus mal jugée : le ſpectacle n'en eſt que plus bruyant, plus interrompu. On a vu plus d'un grand Peintre expoſer aux yeux du Public l'eſquiſſe de ſes tableaux : en avoit-on moins d'empreſſement de

les voir dans toute leur perfection ? Zeuxis mit un jour à profit la cenſure d'un Savetier. Le réſultat de ces aſſemblées offriroit à nos Auteurs modernes des critiques de plus d'une eſpèce, & dont ils pourroient profiter comme Zeuxis. D'ailleurs, je le répète, un Drame eſt une action. Ce n'eſt qu'en voyant l'action qu'il eſt poſſible de bien apprécier le Drame.

Dès lors, moins de fatigue pour les Comédiens, qui trop ſouvent ont pris la peine d'apprendre des rôles qu'ils n'achèvent pas à la repréſentation : plus d'incertitude ſur le choix des Pièces qu'ils doivent repréſenter : plus de prétexte aux murmures des Auteurs : moins de lenteur pour mettre au Théâtre des nouveautés ; &, par cette raiſon, accroiſſement de bénéfice pour les

Acteurs ; plaisirs plus diversifiés pour le Public. *

On a longtems crié contre l'Orquestre de ce Théâtre. Il est devenu meilleur & n'est point écouté. Un homme de goût proposa l'année dernière d'en tirer un excellent parti. Il vouloit surtout que les morceaux qu'exécute cet Orquestre fussent plus analogues au genre des Pièces qu'on

* On ignore l'effet que produiroient ces conseils, supposé qu'ils devinssent publics : mais si les Comédiens s'en tiennent à l'ancien usage, ils ont encore un moyen de le simplifier. Que les principaux Acteurs tragiques préfident seuls à la lecture des Tragédies, & les principaux comiques à celle des Comédies. Par ce moyen, le travail sera partagé & d'une expédition plus facile. Je voudrois surtout que le comité fût peu nombreux, qu'on n'y fût admis que dans un âge qui suppose l'expérience. Il n'est peut-être pas dans l'ordre qu'une jeune personne de 18 ans juge un Auteur qui a travaillé toute sa vie. On sait, toutefois, qu'une fève noire ou blanche de plus admet sa Pièce, ou lui donne l'exclusion.

repréſente, aux endroits où ces morceaux ſe trouvent placés ; qu'on n'entendît point un allegro réjouiſſant lorſque *Seïde* eſt ſuppoſé poignarder ſon pere, *Oreſte* ſa mere, ou *Pharaſmane* ſon fils. On ne peut guères qu'applaudir à des vues ſi ſages ; mais en fait de goût, comme en fait de morale, ce ne ſont pas les premiers conſeils qu'on approuve, & qu'on néglige.

Il eſt ſuperflu de parler ici du Ballet François. Je ne crois pas cependant qu'il ſoit ſuperflu pour eux de le conſerver. Ce n'eſt pour leur Théâtre qu'un objet acceſſoire : mais combien de Pièces qui ne pourroient y reparoître ſans ce ſecours, quel qu'il ſoit ! D'ailleurs, il en eſt quelquefois ſorti des Sujets diſtingués. Deux des principales Danſeuſes de l'Opéra ont brillé d'abord ſur ce Théâtre.

Mais ce Théâtre lui-même eſt-il bien digne des chef-d'œuvres qu'on y repréſente ? J'en atteſte le Public en général, & chaque Spectateur en particulier. J'en atteſte ſurtout l'Etranger ou le Voyageur qui a vu les Théâtres d'Italie, d'Allemagne & même ceux de nos provinces. Par quelle fatalité ceux de notre Capitale leur ſont-ils ſi inférieurs ? C'eſt que partout ailleurs les Souverains, ou les Villes, ſe ſont chargés de cette dépenſe. Il y auroit de l'injuſtice à en exiger une pareille d'un petit nombre de particuliers tel que celui des Comédiens. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvoient faire. La Ville de Paris fera-t-elle moins pour eux que des Villes de province n'ont fait pour des troupes ſubalternes & paſſagères ? J'avoue que la nouvelle ſalle de l'Opéra eſt un obſtacle à ce deſſein. Diſons mieux ; c'eſt un

acheminement pour y arriver. On fera pour *Melpomène* & *Thalie* ce qu'on fait pour *Polymnie* & *Terpsicore* : mais ce ne sera, peut-être, qu'après un long intervalle. Certains obstacles peuvent s'y opposer ; d'autres survenir. Il y auroit, pour effectuer cette entreprise, un moyen plus court, plus simple & plus assuré : mais je crains de vous effaroucher en l'indiquant. Rassurez-vous, néanmoins : vous ne me connûtes jamais un cœur dur & impitoyable ; je sais combien les droits de l'Humanité pauvre sont respectables & sacrés : je ne prétends point appliquer à nos plaisirs des secours devenus son patrimoine ; je veux du moins qu'elle en soit amplement dédommagée d'ailleurs. Je m'explique.

Il y a, comme vous le savez, sur la recette de tous nos Spectacles

un quart mis en reſerve. C'eſt ce qu'on nomme *le quart des Pauvres.* Cet objet eſt des plus conſidérables, & l'Auteur y contribue comme le Comédien. Nulle profeſſion quelconque n'eſt chargée, on peut même dire ſurchargée, d'un impôt auſſi exorbitant. Je ſais tout ce qu'on peut répondre à cette obſervation ; mais toutes ces réponſes ne m'empêcheroient pas de la faire de nouveau & d'y joindre quelques répliques.... Je perſiſte donc, & je dis, que le moyen de conſtruire une ſalle de Comédie Françoiſe vient s'offrir comme de lui-même : il ne s'agit que d'appliquer à cet objet ce qu'on nomme *le quart des Pauvres.* Il a déja été plus d'une fois queſtion de le ſupprimer, par la ſeule raiſon qu'il vexe les Comédiens & les met hors d'état de fournir, ſans s'obérer, à la pompe & à la dignité

de leur Spectacle. Cette raison est très-valable par elle-même. Que sera-ce donc si on y joint un motif qui intéresse la conservation des Citoyens ? Plus de vingt d'entre eux risquent d'être écrasés chaque jour de Spectacle, soit lorsqu'ils veulent y entrer, soit lorsqu'ils veulent en sortir. Le défaut d'emplacement & de débouchés en est la seule cause. Pour ce qui est de la pompe & de la dignité du Spectacle, il ne peut y avoir ni vraie pompe, ni vraie dignité quand le local s'y refuse. Le genre des Pièces à grand appareil, genre nouvellement accrédité & dont nous avions besoin, exige un emplacement vaste & de nombreux accessoires. Peut-être même ne tardera-t-on pas d'y joindre un autre genre de Tragédie, telle, à-peu-près, que celle des Grecs, avec des chœurs

& toutes les parties qui en ſont la ſuite. Je ne vois rien, au fond, qui puiſſe empêcher le ſuccès d'une pareille entrepriſe quand le Théâtre y ſera propre. Enfin, nous avons quelques bonnes Pièces à machines dont la repréſentation eſt impoſſible ſur la Scène Françoiſe. Ce genre, ſans être le premier, a ſon mérite & ſes agrémens. Ne fermons aucune des portes par où le plaiſir peut entrer.

Si l'on me demande en quoi & comment les Pauvres ſeroient dédommagés, ma réponſe eſt que le Gouvernement ſaura bien y pourvoir. Il eſt des fonds qui conviendroient parfaitement à cet objet, & qu'il ne ſeroit pas décent d'employer à la conſtruction d'une Salle de Comédie. C'eſt-là tout ce que j'en dirai.

Mais ce que je ne ceſſerai de dire, c'eſt qu'il eſt eſſentiel de donner à

nos Spectacles toute la perfection, tout l'éclat dont ils sont susceptibles. Nos grands Poètes n'ont presque rien laissé à desirer sur le premier objet ; il est bien naturel d'y ajouter le second. C'est à coup sûr le plus facile.

De plus, une Salle de Comédie construite selon sa vraie forme, & placée où elle doit être, seroit un ornement de plus pour cette Capitale. On sait qu'elle en a trop peu, & qu'elle n'en sauroit trop avoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SECONDE LETTRE.

Comédie Italienne & Opera Comique réunis.

ON doit regarder la Troupe Italienne comme une colonie Etrangère, qui s'aggrandit de jour en jour aux dépens des Naturels du pays. Qu'on la laiſſe faire, elle ſera bientôt maitreſſe de tout le terrein. Sa nouvelle alliance l'a ſurtout rendu bien redoutable. Ce n'eſt pas la première fois que des nouveaux venus, d'abord mépriſés ou peu craints, ont renverſé d'antiques & puiſſantes Monarchies.

Parlons ſans figure. La réunion de l'Opéra Comique à la Troupe Italienne parut d'abord n'être d'aucune conſéquence. On regardoit même ce moyen comme le plus ſûr pour

faire tomber la Scène Lyri-comique. J'avoue qu'en France un goût, quel qu'il ſoit, n'eſt guères que paſſager ; mais il eſt toujours excluſif. Celui-ci, néanmoins, paroît devenir excluſif & permanent.

Mais, dira-t-on, faut-il anéantir ce Spectacle ? Gardons-nous-en bien. J'eus toujours l'ambition d'élever plutôt que de détruire. Je voudrois ſeulement que chacun jouît de ſes droits, & fût traité comme il mérite de l'être. Je dirai plus, les Italiens ont ſouvent mérité leurs ſuccès. Il s'en faut de beaucoup que j'approuve la forme & même le fonds des Pièces à Ariettes : par ce mot j'entends ces Pièces où l'on parle & où l'on chante alternativement, & ſans qu'on ait plus de raiſon de chanter telles paroles que d'en réciter d'autres : mais quand je ſuis parvenu à mettre à l'écart ce

défaut de vraiſemblance, je prends ma part du plaiſir qu'une muſique ſaillante, légère, fait goûter à l'oreille & quelquefois à l'ame. J'applaudis à l'art des Acteurs, à la préciſion de leur chant, à l'exécution totale de ces morceaux découſus. Il faut même avouer que pluſieurs de ces Pièces ne ſont point ſans mérite. Quelques-unes renferment des Scènes excellentes; quelques autres ſont tiſſues avec une intelligence qui prouve que le Poète eſt ſuperieur à ſon ouvrage. Mais le rôle brillant eſt celui du Muſicien. Les nôtres ont ſaiſi avec une facilité prodigieuſe ce genre de muſique, ſi longtems inconnu ſur nos Théâtres, & que les Italiens croyoient n'appartenir qu'à eux. Les airs qu'on extrait de ces Pièces ne forment pas moins l'amuſement des ſociétés particulières, que celui du Public aſſemblé au Théâtre.

Une des meilleures productions en ce genre ſont les *Troqueurs*. C'eſt en même tems la plus ancienne parmi nous On a fait depuis, pour le même Spectacle, des morceaux d'une muſique plus forte & même trop forte : mais on trouve dans les *Troqueurs* le naturel uni au pittoreſque, & le germe d'une infinité d'Ariettes qu'on a vû depuis éclore ſous d'autres mains.

Encore une fois, Madame, je trouve dans la plupart de ces Pièces des traits heureux, une muſique plus heureuſe. Il y auroit donc à perdre en proſcrivant le genre. Eh ! pourquoi le proſcrire ? Ne détournons aucune des ſources de nos amuſemens ; on ne peut même trop les multiplier dans une ville où l'embarras le plus réel de tant de gens eſt de ſavoir le matin comment ils emploieront le reſte du jour.

Je ne dirai donc point à nos François : renoncez aux Boufons : ce ſeroit trop exiger de leur complaiſance. Je leur dirai ſeulement ; ne faites point d'un goût biſarre un goût excluſif : ne ſacrifiez point *Apollon* à *Marſias* , ni *Molière* à *Tabarin* Vous avez porté chez toutes les Nations de l'Europe le vrai genre du Théâtre. N'en rapportez point ce qu'elles ont de plus défectueux dans ce même genre. L'échange ne vous ſeroit ni utile , ni honorable. Un Grand peut ſe montrer populaire : mais s'il ne vit que parmi le peuple & même la populace , il ceſſe a'ors d'être Grand.

La Troupe Italienne , avant la réunion de l'Opéra Comique à ſon Théâtre , s'étoit aſſurée d'une reſſource que cette réunion rend preſque inutile. On vit le fécond , l'ingénieux *Goldoni* accourir de Veniſe

pour ſoutenir ce Théâtre chancelant. Mais le ſuccès n'a preſque jamais répondu au mérite de ſes ouvrages. Il faut du chant. Heureuſes les Pièces qui ont acquis dès longtems leur paſſeport ! Elles ne l'obtiendroient aujourd'hui qu'avec ce ſecours. Oui, Monſieur, il faudroit couper en Ariettes l'excellente Comédie du *Sylphe*, & faire gaiement fredonner *Timon le Miſanthrope*.

Malgré tous ces abus ne blâmons point la Troupe Italienne. Elle met à profit l'ivreſſe du Public, & n'épargne rien pour l'entretenir. Elle prodigue les nouveautés ; elle fait accueil aux jeunes Auteurs qui, pour l'ordinaire, craignent plus les difficultés d'une lecture que les dangers de la repréſentation. Les échecs ſont rares ſur ce Théâtre ; nouvel attrait pour ceux qui s'y expoſent. Enfin, ſi la Troupe Italienne doit

être envisagée comme une Colonie étrangère & trop entreprenante, nous devons nous-mêmes être regardés comme de bons Iroquois, qui échangeons ce que notre sol offre de plus précieux, contre des colliers de verre, ou d'autres bagatelles d'aussi peu de valeur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TROISIÈME LETTRE.

OPÉRA.

LES Partisans de l'Opéra Comique déclament sans cesse contre la *dignité* de notre grand Opéra. Ils la comparent à l'étiquette des Cours, & c'est assez bien motiver l'ennui dont ils se plaignent : mais il faut se rappeller que l'Opéra est le Spectacle de la magnificence. Une Tragédie Lyrique doit encore l'emporter, à cet égard, sur une Tragédie ordinaire. De plus, le stile d'une Tragédie ordinaire doit être élevé, soutenu : pourquoi celui d'une Tragédie-Opéra le seroit-il moins ? *Armide* & *Médée* prendront-elles le ton trivial pour commander aux élémens ? *Atis* parlera-t-il à *Sangaride* comme *Colas* parle à *Rose ?* J'ai plus d'une

d'une fois comparé le ſtile de *Quinaut* avec celui de *Racine*, & j'y trouve beaucoup d'analogie. Tous deux joignent l'élégance du tour au naturel de la penſée ; tous deux expriment & développent le ſentiment ; tous deux lui font parler ſon vrai langage ; tous deux filent ſupérieurement une ſcène. Mais, le dirai-je ? ce dernier mérite fut peut-être moins néceſſaire à *Quinaut* qu'à *Racine*. Cette opinion doit vous paroître bien haſardée. Je m'explique.

Toute ſcène, dans quelque genre que ce puiſſe être, doit avoir ſa marche, ſa gradation, comme l'intrigue même de la Pièce dont elle fait partie : mais diſtinguons bien ce qui ne doit être que parlé d'avec ce qui doit être mis en chant. La marche d'une ſcène Lyrique doit être rapide : elle exclut, par cette

raiſon, les détails trop approfondis, les ſentimens trop analyſés. Que le Poète alors nous offre avec élégance le mot eſſentiel, nous le diſpenſerons du reſte. On ſait que la muſique allonge néceſſairement une ſcène; qu'elle en double l'étendue : or, ſi par elle-même cette ſcène eſt déja très-longue, ou l'attention de l'Auditeur ſe diſſipe, ou l'ennui vient s'aſſocier à l'admiration. Nul n'eſt plus zélé partiſan que moi du récitatif de *Lulli*. Je rends juſtice au naturel exquis, à la noble ſimplicité, ſouvent même à la mâle énergie qui le caractériſent : mais, avec toutes ces qualités, il pourroit ſe faire qu'il parût monotone à quelques Auditeurs. Le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée; mais dans un Opéra on cherche quelque choſe de plus que la déclamation ordi-

naire. D'ailleurs, voyons ce qui se passe au Théâtre François : retraçons-nous la manière dont certains rôles de force y sont rendus. Je vois alternativement la rapidité succéder à la lenteur, la fureur au ton paisible. L'Acteur ou l'Actrice changent de *mode* à mesure qu'ils ont d'autres sentimens à exprimer, d'autres passions à peindre. Que Mademoiselle Dumesnil, par exemple, ait à rendre ce morceau du rôle de *Pauline* dans *Polieucte*,

Père barbare, achève, achève ton ouvrage, &c.

Elle prendra le ton de la douleur & de l'accablement. Elle animera ce ton lorqu'elle en viendra à ce vers :

Je vois, je vis, je crois, je suis désabusée, &c.

Elle rompra toute mesure lorsqu'il faudra exprimer ceux-ci :

Mène, mène-moi voir ces Dieux que je déteſte.

Ils n'en ont briſé qu'un, je briſerai le reſte, &c.

Suppoſons qu'il fallût rendre ces vers en muſique, à coup ſûr, notre récitatif n'y ſuffiroit pas. Il faudroit des morceaux de mouvement, & même de divers mouvemens. Le dernier, ſurtout, en exigeroit des plus rapides. C'eſt, néanmoins, ce que n'eût point pratiqué le fondateur de notre muſique : mais je préſume qu'il l'eût fait de nos jours. Tout art, quoique naiſſant, peut être porté loin par un homme de génie : il eſt difficile, en même tems, qu'il ne laiſſe rien à faire à ſes ſucceſſeurs. Cependant, les premiers ſucceſſeurs de *Lulli* ſe bornèrent à le ſuivre pas-à-pas & ſouvent de fort loin. Nous venons de voir l'O-

péra de *Tancrède* essuyer à-peu-près une chute. Ce n'est certainement pas au Poème qu'il faut s'en prendre. Je dirai plus, le Poète avoit mis le Musicien à même de faire un chef-d'œuvre par l'heureux contraste des Personnages de cette Tragédie. Il ne falloit que mettre dans leur bouche une musique analogue à leurs différens caractères. Il falloit qu'*Ismenor* chantât en Magicien; qu'*Argant* exprimât dans ses chants la férocité de son ame. Il falloit mettre dans la bouche d'*Herminie* des morceaux intéressans, puisque son rôle ne l'est pas. Il falloit, enfin, mettre dans la bouche de *Clorinde* une musique tantôt vive & forte, tantôt agréable & touchante. A l'égard de *Tancrède*, il y auroit peu à changer dans son rôle. Ce qu'il chante, & le caractère de son chant, m'ont paru lui être assez propres. Il

réſulteroit de cet heureux contraſte de coloris muſical (paſſez - moi le terme) il en réſulteroit , dis-je , le même effet que produit ſur nous la belle Tragédie d'*Alzire*. Vous ſavez, Monſieur, que *Zamore* n'y parle point comme *Guſman* , ni *Montèze* comme *Alvarès*. Le genre , le ton de leurs diſcours , les images qu'ils emploient , les diſtinguent autant que les climats où ils ſont nés. Il eſt peu de reſſorts auſſi aſſurés que celui-là pour captiver l'attention de l'Auditeur. N'en pas faire uſage quand l'occaſion l'exige , c'eſt faire preuve d'impuiſſance , ou de mal-adreſſe.

On me dira que cet à propos ſe renouvelle rarement ; que peu de Pièces offrent de pareils contraſtes à ſaiſir. Je répondrai que le nombre en eſt plus grand qu'on ne ſe le figure. J'ajouterai même que *Lulli* en a plus d'une fois tiré avantage.

Le morceau de la haîne dans *Armide* en eſt une preuve. On en trouve une autre dans le chœur du premier acte de cette même Tragédie :

Livrons au trépas
L'ennemi qui nous offenſe.
Qu'il n'échape pas
A notre vengeance.

J'avoue que ce ne ſont là que des chœurs, & je voudrois que le même caractère ſe trouvât quelquefois dans les ſcènes. Je voudrois ſurtout qu'on coupât notre éternel récitatif par des morceaux de mouvement, & d'un mouvement plus ou moins rapide, mais varié. Il pourroit y avoir à retoucher au Poème. On ſe le permettroit pour l'uſage du Théâtre ſeulement. Bien entendu qu'on en uſeroit avec modération Il s'en faut bien que *Quinaut* ait toujours ôté au Muſicien la

reſſource de varier ſes tons & ſes mouvemens : mais la variété n'étoit pas du reſſort de *Lulli*. C'eſt de quoi ſes plus zélés partiſans ſont forcés de convenir. Toutes ſes ouvertures ſe reſſemblent. Ses airs de danſe ont à-peu-près le même défaut, & ſont à peine ſoufferts aujourd'hui. Le principal mérite de ce Compoſiteur eſt d'avoir bien connu la proſodie & même le génie de notre langue, qui, toutefois, lui étoit étrangère : mérite infiniment rare, même parmi nos Muſiciens nationaux. Qu'y auroit-il donc à faire dans les Opéras de *Lulli ?* ce qu'on a déja fait dans quelques-uns : refondre les airs de danſe, les ouvertures, les ſymphonies : mais ſurtout, animer les plus longues ſcènes ; ce qu'on n'a encore oſé tenter juſqu'à ce jour. Je demanderai en quoi l'attentat ſeroit plus réel

dans ce qui reſte à faire que dans ce qui eſt déja fait ? Regardons comme ſacré le récitatif de *Lulli* partout où il eſt néceſſaire : il ſeroit difficile, même aujourd'hui, de mieux réuſſir dans ce genre : mais que la vénération due à ce grand Artiſte ne nuiſe point aux progrès de l'art. Sera-t-il défendu d'ajouter quelques embelliſſemens intérieurs à un Temple, à un Palais, ſous le vain prétexte qu'il auroit été bâti par *Michel-Ange*, *Bernini*, *Manſard* ou *Perraut* ?

Je ne ſuis point zélateur de la muſique Italienne : mais j'ai pour principe qu'en matière d'amuſemens il faut les chercher par-tout où ils peuvent être. Je dirois volontiers aux Italiens : prenez de nous ce qui vous manque, & nous prêtez ce dont nous manquons. Nos Poëtes mirent jadis les vôtres à contribu-

tion : les vôtres uſent aujourd'hui de repréſailles : que vos Muſiciens & les nôtres ne ſoient pas plus ſcrupuleux. Ce ne ſera point un larcin, ce ſera commercer par échange ; & ce genre de commerce eſt de tous le plus naturel & le plus légitime.

On avoue, en général, que la ſcène eſt ennuieuſe dans les Opéras d'Italie. Peut être ſont-ils trop forts de choſe. Peut-être la muſique eſt-elle moins propre à peindre les reſſorts de la politique & de l'ambition qu'à exprimer les fureurs de la haîne, ou les tranſports de l'amour. Quoi qu'il en ſoit, on trouve à la fin de chaque ſcène principale, ou du moins de chaque acte, un grand morceau de muſique, autrement dit une Ariette. Chez nous ces ſortes de morceaux ne ſe chantent guères dans la Tragédie qu'après un dénoûment heureux ;

ou dans ce qu'on nomme *les agrémens*. Ils n'expriment que la joie & les plaisirs. Pourquoi n'exprimeroient-ils pas aussi l'agitation, la crainte, la douleur, le desespoir ? L'Ariette est susceptible de toutes ces nuances ; elle l'est en même tems, de force & de dignité. C'est ce que le génie & le goût sauroient bien mettre en preuve. C'est même ce qui se trouve déja indiqué par quelques morceaux chantés sur notre Théâtre Italien. Qu'on ne m'oppose point la majesté du tragique, & cette gravité monotone consacrée par l'usage dans tous nos grands Opéras. C'est un abus dont l'usage contraire dévoileroit tout le ridicule. On ne croyoit pas qu'il fût permis de courir sur la scène dans une Tragédie. On vouloit que, dans toutes les situations & les circonstances possibles, les pas de l'Acteur

fuſſent meſurés & cadencés. Mademoiſelle Dumeſnil fut la première qui oſa rompre ces entraves biſarres. On la vit dans *Mérope* traverſer rapidement la ſcène, voler au ſecours d'*Egiſte*, en s'écriant : *Arrête ! c'eſt mon fils !* Auparavant on ne ſoupçonnoit point qu'une mère qui voloit au ſecours de ſon fils dût rompre la meſure de ſes pas.

Un des plus grands obſtacles aux progrès des Arts, c'eſt cette routine, ce ſont ces préventions accréditées, c'eſt ce reſpect déplacé pour tout ce qui ſe trouve établi. On ne veut point ſe perſuader qu'on ne trouve le mieux qu'après le bien & même le bien qu'après le défectueux. La nature ne perfectionne ſes ouvrages que par degrés. Nous croyons-nous plus intelligens que la nature même ?

Un homme de mérite, & dont le

ſentiment eſt d'un très-grand poids ; ſoit en matière Littéraire, ſoit en matière Muſicale, vient de publier un éloge de M. *Rameau*, éloge où l'on trouve, en même tems, plus d'une réflexion utile & motivée. Il ne ſe borne point à deſirer qu'on abrégeât le récitatif de *Lulli*, il voudroit qu'on y renonçât totalement, pour y ſubſtituer *un récitatif preſque parlé, & par conſéquent rapide en ſon débit.* Ce ſeroit donc, tout au plus, une ſimple déclamation. Mais ſuffiroit-elle dans un Opéra ? J'oſe me perſuader le contraire : j'oſe penſer que le récitatif doit être aſſez chantant pour qu'il n'y ait point trop de diſparité entre lui & les airs de mouvement, diſons même les plus grands airs, de quelque nature qu'ils ſoient. Autrement c'eſt expoſer notre Opéra ſérieux au juſte reproche qu'on fait à l'Opéra-Co-

mique, de chanter & de parler tour-à-tour, ſans que rien exige ni autoriſe cette alternative.

J'avoue, avec M. *Chabanon*, qu'il ſe feroit alors entre le Poète & le Muſicien un partage à-peu-près égal. Chacun d'eux auroit, pour ainſi dire, ſon travail à part. L'un & l'autre pourroit y gagner; mais à coup ſûr, le genre y perdroit. La muſique doit dominer dans un Opéra, comme l'intérêt & la bonne Poéſie dans une Tragédie proprement dite. Chaque genre a ſon objet & ſes moyens. Vouloir les confondre, c'eſt ravir à chacun ſon caractère; c'eſt vraiment en faire alors des *eſpéces de monſtres amphibies.*

Gardons bien le fonds de notre Opéra tel qu'il eſt. Il nous appartient, malgré ſon origine étrangère. Sachons en même tems orner & améliorer ce fonds: mais que des

jardins qui doivent être rians & délicieux ne ſoient point métamorphoſés en terres de labour. *Triptolème* ne doit point conduire ſa charrue dans les boſquets de *Cythère*.

Quelques Cenſeurs, trop économes, voudroient qu'on ſupprimât les chœurs de l'Opéra. Ils les regardent comme une dépenſe ſuperflue. Je les regrette quelquefois dans la ſimple Tragédie : à plus forte raiſon les regretterois-je dans un Spectacle où la magnificence & tous les acceſſoires doivent être prodigués. Que notre Opéra conſerve ſes chœurs, ils ſont un de ſes principaux ornemens. D'ailleurs, nos Muſiciens en ont ſouvent tiré le meilleur parti. Nous avons pluſieurs de ces ſortes de morceaux qui produiſent un effet admirable. De plus, il eſt certaines Pièces dont les chœurs ſont eſſenciellement partie,

& qu'il faudroit donc ſupprimer avec eux.

Ce qu'il faut vraiment ſupprimer, vraiment proſcrire de ce Spectacle, c'eſt la longueur dans les ſcènes, l'uniformité dans la muſique, la monotonie dans le chant des Acteurs. Ce dernier point a déja été plus d'une fois touché dans le Mercure de France, article des Spectacles. L'homme de goût qui préſide à cette partie y donne aux Chanteurs & aux Chanteuſes de l'Opéra des conſeils dont quelques-uns ont déja fait leur profit. Eſpérons qu'ils ſeront bientôt imités par ceux qui n'ont point donné cet exemple.

Au moyen de ce débit, plus varié, plus prompt, notre récitatif ſe montrera tel qu'il eſt, & en général il eſt bien. Toutefois, les changemens dont j'ai parlé plus haut ne m'en paroîtront pas moins néceſſaires.

Je m'arrêterai peu ſur la Danſe & les Ballets de l'Opéra. C'eſt à coup ſûr aujourd'hui ſa partie brillante. Les Ballets ſont, en général, très-bien adaptés au ſujet, & très-ingénieuſement variés & compoſés. Quant à l'exécution, elle eſt parfaite. L'Opéra François peut ſe flatter de réunir dans tous les genres les meilleurs Danſeurs de l'Europe: mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il offre dans chaque genre deux, ou pour mieux dire quatre ſujets du premier ordre en réuniſſant les deux ſexes : nul Spectateur n'y craint les doubles, & beaucoup les deſirent.

La danſe a fait parmi nous des progrès relatifs à ceux de la muſique, & l'on ſait que, dans cette partie, nos airs ſont excellens. Ils ont même été adoptés par toute l'Europe. Ceux qui ont vu le célè-

bre *Dupré*, louent, avec raiſon, la noble ſimplicité de ſa danſe. Il étoit fini dans ſon genre ; mais ce genre ne s'étendoit pas fort loin. C'étoit, aux graces près, un enſemble de choſes regardées aujourd'hui comme aſſés-faciles. Deux grands ſujets (MM. *Veſtris* & *Gardel*) ſe diſputent maintenant la palme dans cette partie, qu'ils ont de beaucoup renforcée. Leur danſe n'eſt cependant pas la même. Tous deux excellent ſans ſe reſſembler. M. *Veſtris* met dans la ſienne plus d'élégance que de force : mais lors même qu'il ceſſera d'ambitionner ce qu'il n'a plus, il ſera encore admirable. M. *Gardel* joint à une vigueur qui étonne, un aplomb preſque ſans exemple, une préciſion plus rare encore, & les graces propres à chaque partie de ſon genre. A peine âgé de vingt-trois ans, il

atteint déja la perfection de ſon art. Il eſt à croire qu'il en reculera les bornes connues.

Le jeu des machines forme une partie eſſencielle dans un Opéra, & certainement c'eſt une des mieux ſervies dans le nôtre. On en doit dire à-peu-près autant du coſtume & des décorations. Le goût s'y trouve communément réuni à la magnificence.

En un mot, ce Spectacle eſt délicieux quant aux acceſſoires : mais le principal exige des réformes de plus d'une eſpèce. Il faut ajouter & ſupprimer. Ce n'eſt pas tout ; il faut ſavoir encore ſe prêter au goût dominant du Public. L'impulſion eſt donnée, & le mieux ſeroit de ſuivre, à propos, le tourbillon. L'Opéra peut même en retirer plus d'une ſorte d'avantage : celui du lucre & celui d'exercer les jeunes

ſujets. On devinera ſur cette ſimple annonce, que je conſeille au grand Opéra de légitimer un bâtard devenu plus riche que lui.

On devinera juſte ; mais il faut admettre ici quelques reſtrictions : il faut que cet enfant libertin ſe décraſſe & quitte le ton trivial qui lui a ſi bien réuſſi ailleurs. Il ne conviendroit point, par exemple, qu'un vil & dégoûtant Savetier vint tenir le haut bout ſur la ſcène où l'on a vû la veille figurer les Dieux, les Plaiſirs & les Graces. Pour trancher la métaphore, je voudrois que l'Opéra deſcendît quelquefois de ſa dignité ; mais ſans trop en deſcendre : qu'on y donnât des Opéras Comiques, mais dans le genre agréable plutôt que boufon : tels, par exemple, que le *Devin du Village* : tels auſſi que certaines Pièces du Théâtre Italien, comme *Ninette à la*

Cour, le Roi & le Fermier, On ne s'aviſe jamais de tout, Georget & Georgette, le Sorcier, le Bucheron, &c. Ces repréſentations auroient lieu les Mardis & les Jeudis. On en chargeroit les jeunes ſujets qui promettent & qu'on n'emploie pas. Leurs talens, ſouvent trop peu connus, ſe fortifieroient par cet exercice. On ſait qu'une des plus agréables Chanteuſes du Théâtre Italien étoit confondue & ignorée dans la foule des chœurs de l'Opéra. On puiſeroit avec fruit dans la même ſource.

Il en réſulteroit encore un autre avantage. On verroit d'après certaines Pièces mixtes ſi le génie du Poète, ou du Muſicien eſt propre à s'élever juſqu'à l'héroïque. On les exciteroit, on les encourageroit par plus d'un moyen à tenter cet eſſor. La diſette d'Auteurs tant

Muſiciens que Poëtes, ſe fait vivement ſentir ſur ce Théâtre. Il faut donc aller, autant qu'il ſe peut, à leur rencontre, & ſurtout ne pas rebuter ceux qui ſe préſentent.

Je vais haſarder encore une autre idée. Il eſt prouvé que la Danſe peut embraſſer toute une action. Ce qu'on a vû riſquer avec applaudiſſement ſur les Théâtres Italien & de l'Opéra Comique, peut à plus forte raiſon, s'effectuer ſur celui de l'Opéra. Nul autre Spectacle n'eſt autant à portée d'y réuſſir. Décorations, machines, ſujets pour exécuter, &c. tout ſe trouveroit ſous la main du Compoſiteur. Il pourroit donner libre carrière à ſon génie. Ce ſeroit, en même tems, une occaſion d'exercer celui des principaux ſujets. Chacun d'eux ſeroit chargé de compoſer à ſon tour, & à ſon choix, un de ces Ballets

pantomimes, soit sérieux, soit comique. Ce concours exciteroit l'émulation, & l'émulation produit les chef-d'œuvres. On pourroit donner ces grands Ballets à la suite des petites Pièces du Mardi & du Jeudi. Bien entendu qu'on ne s'astreindroit point à les donner régulièrement.

Vous insistez beaucoup sur un article dont je ne puis vous entretenir que par conjecture. La salle de l'Opéra projettée n'est encore qu'un projet idéal, ou du moins arbitraire. Il n'existe encore que la place où cette salle doit être bâtie. Je ne suis ni Architecte, ni Machiniste : ainsi je m'étendrai peu sur cette matière. Je me borne à un seul point qui paroît être le vœu de la multitude. Elle voudroit que dans la salle qu'on doit construire on pût être assis au parterre. J'ignore ce qui pourroit s'opposer à une demande aussi

raiſonnable. Seroit-ce la petiteſſe ordinaire de nos ſalles de Spectacle ? Eh ! qui empêche de donner à celle-ci plus d'étendue ? Celles d'Italie ſont immenſes, & le Chanteur y eſt entendu de toutes parts. Il n'eſt donc queſtion que de prendre des meſures pour rendre les nôtres également ſonores. En tout cas, on pourroit augmenter d'un cinquième le prix des places du parterre. Il n'eſt perſonne de ceux qui le fréquentent qui ne ſacrifiât volontiers cette bagatelle pour ne pas reſter trois heures debout. Ce ſera même contribuer à la tranquillité du Spectacle que les flux & reflux du parterre ne troublent que trop ſouvent.

On m'oppoſera, ſans doute, un motif d'intérêt : on me dira que, le parterre devenant ſi commode, ſans preſque augmenter de prix, on abandonnera l'orqueſtre, les balcons

cons & l'amphithéâtre où le prix des places eſt plus fort du triple. Mais on oublie qu'en France la vanité, les airs, conſultent peu l'économie. On eſt aſſis au parquet du Concert ſpirituel : arrive-t-il pour cela que les loges ſoient abandonnées ? Une des plus chères & des plus mauvaiſes places du Spectacle François étoit à coup ſûr le Théâtre : qu'on y remette des banquettes & les Acteurs y ſeront de nouveau étouffés.

Jeſuis, &c.

LETTRE IV.

Concert Spirituel.

IL me reſte, Monſieur, à vous parler de ce Spectacle, qui n'eſt pas ſuppoſé en être un, puiſqu'il n'a lieu qu'au défaut des trois autres. Vous ſavez qu'on n'y chante guères que de la muſique de *chapelle :* mais nous avons des chef-d'œuvres en ce genre. On peut même dire qu'ils ont plus de caractère, & un caractère plus analogue au fonds du ſujet que la plûpart des motets d'Italie. J'en juge, au moins, par comparaiſon & d'après quelques morceaux des plus fameux Maîtres Italiens : tel eſt en particulier le *Stabat* de *Pergoleze*. On y remarque plus d'un contreſens muſical, plus d'un défaut de convenance. L'Auteur y

chante plutôt qu'il ne peint. Ce morceau, toutefois, exigeoit encore plus d'images que de chant, plus d'expreſſion que de légèreté. Ne confondons ni les genres de muſique, ni le caractère propre à chaque genre.

Les motets de M. *Mondonville*, & de quelques autres Muſiciens François, joignent, pour l'ordinaire, l'expreſſion aux images : on y trouve de beaux chants, & une ſorte de majeſté convenable au ſujet. Quelques-uns, il eſt vrai, ſont monotones ; mais ce reproche ne doit tomber que ſur les plus anciens. Ceux de M. *Mondonville* en ſont exempts : nulle muſique plus forte & plus variée que celle du *Te Deum* de feu M. *Calvière*. On peut y joindre également celui de M. *D'Auvergne*, ſon *Exultate juſti*, & d'autres morceaux de cet habile Artiſte.

Il y a quelques années qu'on donna de ſuite au Concert ſpirituel pluſieurs motets dans notre langue. Ils furent très-bien accueillis, & j'ignore pourquoi cet uſage ne s'eſt point ſoutenu. Rien n'empêche de le remettre en vigueur. Le Concert Spirituel eſt compoſé d'Auditeurs qui ont, pour la plûpart, oublié le Latin, & de femmes qui ne l'ont jamais entendu. Par cette raiſon, ils doivent préférer des morceaux dans leur langue maternelle à ces Pſeaumes pour eux inintelligibles. Nous ne manquons point d'ouvrages propres à cet objet. Les Odes ſacrées de *Rouſſeau*, quelques-unes de M. *Lefranc*, d'autres qu'on pourroit voir éclore, fourniroient une ample matière au travail & à l'émulation de nos Muſiciens. Ne pourroit-on pas encore y joindre quelques morceaux dans le genre héroï-

que ; morceaux où l'on rappelleroit certains évènemens glorieux à la Nation ou chers à ſon ſouvenir ? Quelque tête froide (car il en eſt maintenant plus en France qu'ailleurs) rira peut-être d'une pareille idée. Laiſſons, dira-t-elle, les Grecs s'enthouſiaſmer de leurs batailles de Salamine & de Marathon ; & quant à nous, ſoyons Philoſophes & modeſtes. Soyez-le, j'y conſens, répondrai-je : mais vous n'en vaudriez que mieux, ſi vous l'étiez moins ſur ces matières. De plus, ce que je propoſe feroit variété ; ce qui devient un objet très-eſſentiel pour un Spectacle froid par lui-même.

La muſique inſtrumentale forme une partie brillante de celui-ci. Les plus grands ſujets de l'Europe accourent s'y faire entendre, & ceux que nous avons à demeure ne nous laiſſent aucuns regrets ſur ceux qui ne ſont

que paſſagers. Outre deux des meilleurs violons du ſiècle *, nous pouvons nous flatter d'avoir les deux meilleurs violoncelles ** qui aient jamais paru, & c'eſt beaucoup ſi par la ſuite ils peuvent avoir des Rivaux. C'eſt, en un mot, à ce Spectacle où l'on peut jouir le plus complettement & des meilleures ſymphonies de chaque nation, & de la muſique propre aux inſtrumens de toute eſpèce, & de l'exécution des plus habiles Maîtres dans des genres ſi oppoſés.

J'ai dit un mot ſur la ſalle de ce Concert. Sa diſpoſition a été reglée par l'intérieur d'un pavillon des Thuilleries qu'elle occupe en entier. Elle eſt trop bornée. Il ſeroit à ſou-

*M M. *Gaviniès* & *Capron*. Les vrais connoiſſeurs gémiſſent de n'y avoir pas joui plus long-tems du talent ſublime de M. *Pagin*.

** M M. *Du Port* & *Jannſon*. Ce dernier joint à la plus admirable éxécution, l'Art, non moins néceſſaire, d'intéreſſer l'ame.

haiter qu'on en conſtruisît une tout exprès, & que cette nouvelle ſalle ſervît en même tems pour les bals de l'Opéra. On ſait le dérangement qu'ils cauſent à ce Spectacle, & que les diſpoſitions ſubites qu'il faut faire à ce ſujet ne mettent point à l'abri de bien des inconvéniens. Elles en occaſionnent même un grand nombre *.

Telles ſont, Monſieur, mes différentes idées ſur nos différens Spectacles. J'en ai ſupprimé quelques-unes que je ne crois pas encore pratiquables ; j'en écarte d'autres qui, ſans doute, ne ſeroient jamais adoptées. Il ne faut point projetter comme l'Abbé *De Saint-Pierre*. Au ſurplus, mes projets tiennent à

* Il y auroit dans la Place du Carouſel un terrein très-propre à la conſtruction de cette Salle, puiſque celle de l'Opéra ne doit point y être conſtruite.

des objets moins graves que les siens. Je ne veux ni réformer l'Etat, ni donner des leçons aux Princes. Je parle seulement de choses qui, dans un Etat tel que le nôtre, ne peuvent être indifférentes ni au Prince, ni aux premières classes des sujets. Une foule d'exemples nous prouvent que le Monarque chéri qui nous gouverne en est lui-même persuadé. Il regarde les Spectacles comme le principal amusement de sa Cour; il les honore de sa présence; il accueille les talens qui s'y distinguent; il encourage les Auteurs & par des éloges & par des bienfaits. Sa magnificence les suit jusqu'au tombeau. Elle décore la cendre de notre *Eschile* d'un monument digne de l'une & de l'autre. *Louis XIV*, qui fit tant pour les Lettres, ne fit rien de pareil, & il est beau d'aller plus loin que *Louis XIV*. Ce

n'eſt donc point le défaut d'encouragement qui ralentit les efforts de nos Poètes. La carrière pour eux eſt toujours la même : elle eſt, comme dans le ſiècle dernier, ſemée d'épines & de fleurs. La couronne deſtinée à ceux qui la franchiſſent n'a rien perdu de ſon éclat, & il ſeroit dangereux que cet éclat ſe perdît. L'art, pour avoir été porté ſi loin & ſi ſouvent pratiqué, n'en eſt devenu que plus difficile. Preſque tous les moyens connus ſont épuiſés ; il faut en chercher de nouveaux & puiſer dans de nouvelles ſources. Il faut, par cette raiſon, tolérer d'heureuſes hardieſſes. Une licence heureuſe a plus d'une fois conduit à des principes certains, quoique longtems ignorés.

Cherchons à prevenir le dégoût, à ranimer l'indifférence. Laiſſons les détracteurs du Théâtre confondre

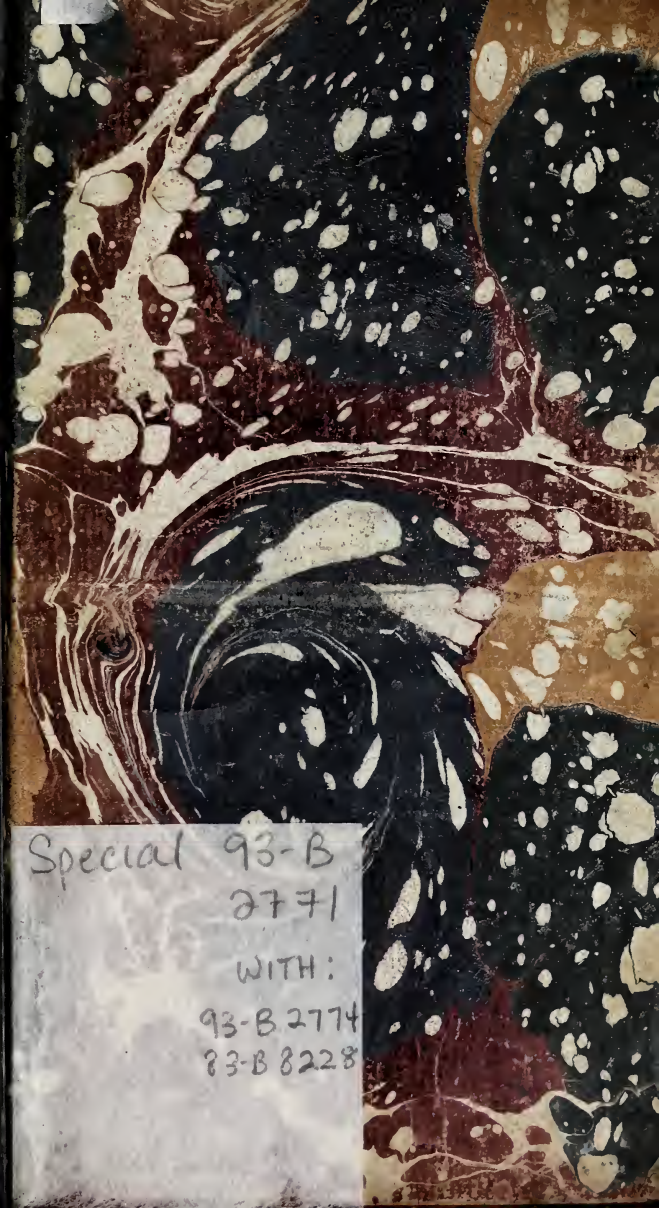
habilement les farces licencieuſes du quinzième ſiècle avec les chef-d'œuvres décens du dernier ſiècle & du nôtre. L'homme impartial ne peut s'y méprendre. Le Politique voit encore plus loin. Il ſait que nous ne ſommes plus dans le tems où un Empereur d'Allemagne ſe croyoit bien reçu, bien amuſé à Paris avec des Plaidoyers, des Thèſes de Licence & des Proceſſions de l'Univerſité. Je doute qu'aucun Milord Anglois voulût paſſer la *Manche* à ce prix. Il exiſte au-delà des Alpes, une ville autrefois bien formidable, aujourd'hui bien déchue de ſa puiſſance. Elle ne doit ce qui lui reſte d'éclat qu'aux ſeules productions des Arts : ils ont réparé ce qu'avoit détruit la fureur des armes. C'eſt pour jouir de ces chef-d'œuvres qu'on voit l'Anabaptiſte, l'Anglican, le Luthérien, le Calviniſte,

le Grec, accourir de toutes parts dans la Capitale du Monde Catholique. *Léon X* répara une partie de ſes pertes en protégeant *Michel-Ange* & *Raphaël :* mais ſi Rome eût pu y joindre un *Corneille*, un *Racine*, un *Molière*, un *Quinaut ;* les *Sbires* auroient, ſans doute, moins à faire, & les Receveurs de la Douane ſeroientplus occupés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Le concours excité par la Tragédie du *Siége de Calais*, ſemble démentir une partie de ma première Lettre. Jamais, dira-t-on, le Théâtre François ne fut ſuivi avec plus d'activité. Je répondrai qu'une affluence momentanée ne prouve rien contre un abandon trop réel & trop conſtant.

1 a-15



Special 93-B
2771
WITH:
93-B 2774
83-B 8228